Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 14

Artikel: Sur le vif
Autor: C.S.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-223865

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

un peu fort. Nos amis d'Oron et de Mézières ne comprendraient pas qu'on raconte l'histoire locale de cette manière. Et d'abord, respectons le vieux français de chez nous, le français tel que l'écrivaient nos pères, lesquels n'étaient guère « ferrés » en orthographe. A une époque où le premier venu sait accorder les participes passés et donne à sa phrase le tour logique et terne que vous savez (sujet, verbe, compléments), quoi de plus savoureux que cette phrase tirée d'un article intitulé « L'argent du diable » :

« Premièrement qu'il y a l'environ de vingt quatre ans, en temps de Caresme estant au lieu appelé au Chasnay, s'apparut a Luy un grand homme vestu de noir, ayant les pieds comme une vache, lui disant s'il voulait se donner à luy. »

Ou encore :

« Il touche avecq la main engraissée de dicte graisse la femme d'honorable Thimont Dufour, laquelle des quelques temps apprès mourut. »

La discussion devint générale. Gédéon des Amburnex — si ce n'est lui, c'est donc son frère — parla abondamment des « fabliaux à la mode vaudoise » qui, bien entendu, ne peuvent s'écrire qu'en prose puisque notre pays n'a plus de poètes. Avec sa verve coutumière, il nous conta quelques petits chefs-d'œuvre de malice et d'esprit. Insensiblement les auditeurs s'étaient rapprochés pour ne pas perdre une parole, tandis que « Sami » — lequel « gratte son sillon » toute la semaine — prenait des notes d'une main ferme.

Soudain, un mouvement se fit dans l'assemblée et je vis venir Pierre Deslandes, le savoureux conteur du « Milieu du Monde ». Les poches de son pardessus étaient bourrées de volumes brochés, parmi lesquels je reconnus « Les Contes de la Bonne Année » et « Saisons enlacées ». Poussé par ma curiosité, je voulus lui demander le titre de son prochain livre.

— Mon prochain livre, dit-il en souriant, aura pour titre « Le vin de Corse ». Cela vous étonne. On voit bien que vous connaissez mal le Bourguignon que je suis. Sachez, mon cher monsieur, que le meilleur moyen de connaître un homme, c'est de savoir quel vin il boit. Le « Neuchâtel » vous donne des idées claires, avec quelque chose d'agressif. Le « Lavaux » procure à nos magistrats ce robuste bon sens qui est le fond de l'âme vaudoise Quant au vin de Corse, il vous rend simplement humain à tous les points de vue... et c'est une très grande chose, ajouta-t-il avec sérieux !

* * *

Alors, le président s'avança et je le reconnus tout de suite à sa bonne figure de notaire vaudois, haute en couleurs, à son sourire accueillant et à ses moustaches à la gauloise.

D'un geste large, il désigna la table servie :

— Prenez place, messieurs, prenez place et veuillez trouver, dans ce modeste repas, la récompense de vos efforts et le prix de vos peines!

Le premier qui s'assit fut le rédacteur d'un de nos bons quotidiens lausannois. Il s'excusa de son empressement en nous affirmant qu'il vivait dans un monde, ou plutôt dans un journal où l'on faisait de la nuit le jour et du jour la nuit.

Il s'empara du plat de hors-d'œuvres et ajouta, après avoir consulté sa montre :

— Je suis désolé, messieurs, vraiment désolé, mon départ coïncidera avec l'heure du champagne...

Un imprimeur, qui n'avait pas encore ouvert la bouche, lui dit :

— Ah ! monsieur Robert, ne parlez pas de départ ici ! Ces mots de « départ » et « arrivée » sont, avant tout, des termes de guides, de varappeurs et de skieurs. Le « Conteur » est septuagénaire, ne l'oubliez pas ! Il y a belle lurette qu'il a jeté sac et piolet aux orties et qu'il ne quitte son fauteuil que pour se plonger dans les « Ascensions et flâneries » du grand poète vaudois dont il a dignement fêté le centenaire. Faites comme nous, vivez le temps présent et ne parlez pas de départ.

Et pour mieux détailler la belle truite meunière qui s'avançait vers lui, le bon imprimeur P. ôta ses lunettes et saisit le plat dont il huma le parfum avec délices.

D'accortes sommelières apportèrent encore d'autres plats chargés de victuailles, et il n'y eut plus, autour de la table fleurie, que treize convives parfaitement heureux. Je n'en dis pas davantage, car vous savez, aussi bien que moi, que « les gens heureux n'ont pas d'histoire ».

Jean des Sapins.

Pan ! sur la tête à Jean. — Mon cher député, permettez-moi de vous présenter un des hommes qui ont le plus écrit de bêtises au cours de leur carrière.

— Monsieur est comme vous, journaliste ?

— Non... sténographe au Grand Conseil ! **Xem.**

FAÇONS DE PARLER

NOUS avez tous remarqué que maintes personnes emploient jusqu'à la manie, certaines locutions ou certains mots.

Sainte-Beuve l'avait remarqué.

A tel point qu'il s'amusa, un jour, à établir une liste de ces expressions en tâchant de deviner, par leur moyen, le caractère de ceux qui les affectionnaient.

Voici un aperçu de ce curieux tableau :

« Franchement » est le mot favori des personnes dissimulées.

« Sans façon », celui des gens cérémonieux.

« On peut me croire », dit à tout propos le menteur.

« Parlons net », déclare l'homme méticuleux.

Certains bavards, concluait Sainte-Beuve, commencent souvent par « enfin » une longue dissertation.

Il vous est loisible de vérifier si Sainte-Beuve avait raison.

Et si vous avez une manie dans le genre de celles qu'il signalait, guérissez-vous en.

LES ABBAYES D'AUTREFOIS

NOUS l'appelions couramment l'Abbaye et c'était, cela va sans dire, un des principaux événements de l'année.

Nous nous y préparions longtemps à l'avance et en parlions de plus longue date, encore. Déjà, plusieurs semaines avant, à la sortie des classes, garçons et filles se livraient derrière les haies, près des buissons, dans les chemins creux, aux carrefours mystérieux des routes, bref, un peu partout, à des colloques rapides, secrets de conspirateurs véritables. C'est alors qu'on dressait les plans stratégiques des prochaines opérations. Entendu pour le premier tour de carrousel (car nous avions presque des inscriptions au carnet des demoiselles comme dans les bals « chics ». On n'avait, d'ailleurs, garde d'oublier la partie (que dis-je !) les innombrables parties de tourniquet (à tous les coups l'on gagne, n'est-ce pas, Messieurs les forains ?...) Le tir à la carabine avait naturellement, nos honneurs Un court intervalle, entre parenthèses, le temps seul de laisser nos compagnes donner le change aux leurs. Car, alors, nous faisions, évidemment, bande à part, à l'exception peut-être de quelque audacieuse ou de certaine isolée qui nous suivait et admirait béatement. Dois-je en dire plus long et déceler les flirts ébauchés dans les coins d'ombres (l'électricité n'était pas encore reine incontestée et les rues du village ne disposaient guère que de la lumière de quelques reverbères, renforcée pour la circonstance, de girandoles de lanternes vénitiennes. Beau, féerique, comme spectacle champêtre !... Eh, oui, il y avait même des doux baisers échangés avec de naïfs serments d'amour, à la belle étoile.

Et ce, s'il vous plaît, à l'insu de ces vieux coquins de parents, si expérimentés, qui savent répondre d'un air si entendu, si sûr, si confiant aux avertissements de vieux amis méfiants et ironiques : « Bah ! Georges, Rose, Clémentine, un enfant, une enfant, des enfants, pensez-vous! Innocent comme un nouveau-né !

Mais la fête continuait furieuse d'entrain, au son discordant des sifflets de baudruche, des feux de carabines, des pleurnichages de moutards, des objurgations des « Cicerones » bonnes mamans ou bons papas, le tohu bohu de la foule, le ronronnement des tourniquets.

Pas de jazz, au demeurant, pas d'orchestre nègre, de joueurs de banjo. Les cuivres de la fanfare du bal, de la baraque aux lutteurs, le carrousel surtout, suffisaient alors à tous nos joyeux besoins de gais lurons et d'accortes cavalières. On rentrait littéralement moulu chez soi, mais résolûment disposé pour le lendemain !

S. S.

Dans les vignes. — On a dansé pendant quatre nuits en l'honneur de la fête nationale ; et danser, cela donne soif.

Si bien que le 2 août, vers quatre heures du matin, le joyeux Onésime Piquette, ayant abondamment sacrifié, non seulement à Terpsichore, mais surtout à Bacchus, et se trouvant dans les vignes du Seigneur, est allé sonner à la porte de l'Institut Médico-Légal, qui s'appelle la Morgue.

La maison est fermée. Onésime frappe, cogne, appelle avec une obstination d'ivrogne. Au bout d'un quart d'heure, la concierge vient lui ouvrir.

— Qu'est-ce qu'il y a ?... Qui est là ?

— C'est moi, Onésime Piquette.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Eh bien voilà, explique le noctambule d'une voix pâteuse: je viens voir si des fois je ne suis pas à la Morgue, car voilà cinq jours que je ne suis pas rentré chez moi, et ça commence à m'inquiéter.

SUR LE VIF

QUAND on désire connaître le caractère de certaines personnes, il est un moyen efficace: les convier à une réunion musicale. Il est extraordinaire comme les sentiments se peignent sur les visages, à l'insu de ceux qui les ressentent.

Le « Maître » s'assied devant le clavier et tous les traits se transforment. Il plaque le premier accord et l'esprit des écouteurs ouvre sa cage et s'envole.

Telle dame abandonne son sourire de commande. Les coins de sa bouche s'abaissent, ses yeux contemplent un objet imaginaire et sa pensée erre. On y peut lire: quelle économie pourrais-je réaliser pour m'acheter un sac pareil à celui de ma voisine...

Une jeune fille qui avait l'air de s'intéresser à tout et à tous, paraît penser : « Ouf ! je vais être tranquille pendant cinq minutes, ce qui me permettra de rêver tranquillement à Robert, ce cher garçon que je voudrais bien épouser, mais malheureusement, sa mère ne m'aime pas beaucoup. » A cette évocation de la future belle-mère, les narines de la jeune fille frémissent, ses lèvres se serrent, ses yeux lancent des flammes et elle prend une attitude de combat qui dément l'axiome : « La musique adoucit les mœurs ».

Il est certain que si la belle-mère voyait ainsi sa future belle-fille, le mariage ne se ferait pas...

Un vieux monsieur qui aime beaucoup parler, laisse voir tout son mécontentement d'être obligé de se taire. Sa moue est méprisante, ses yeux regardent le pianiste en ayant l'air de crier : Si vous vous croyez intéressant avec votre tapage ! Que siginifie tout ce son dont il ne reste rien ! tandis que les belles phrases que je sais dire ont au moins leur utilité. Je me déplace pour qu'on m'écoute et non pour m'abreuver de cacophonie dont je n'ai que faire !

Quant à la maîtresse de maison, elle est sur des charbons ardents. Pendant que les cascades d'harmonie se précipitent, son esprit saute d'un sujet à l'autre, comme les doigts du pianiste d'une touche à l'autre. « Ses invités seront-ils satisfaits ? Sa réception surpassera-t-elle celle de Mme Ixe ? Son buffet sera-t-il confortable ? La marque du bon pâtissier sera-t-elle suffisante ? Si elle avait su que M. Boissec vînt, elle aurait commandé chez Y, mais on le croyait en voyage. Encore une bévue d'Athanase. Ce dernier est le mari qui encaisse toutes les bévues et Madame toutes les gloires.

Ce « maître » n'en finit pas ! Madame Zède a bâillé... Horreur ! Les traits de Madame commencent à se convulser. Il faudrait passer au buffet vite, vite, pour que tous ces glapissements musicaux soient oubliés. Et Monsieur, là-bas,

qui dort sur son fauteuil ! Quel maître de maison ! Ah ! si c'était à refaire, ce n'est point là le mari qu'elle choisirait...

Et ainsi à l'infini. La caractéristique de l'âme se découvre. On devine le combatif, le faible, le malade, l'inquiet, le triste... Il est très peu de personnes qui savent laisser leur visage en « position », c'est-à-dire avec son masque quand la musique déroule ses ondes.

Bien rares aussi sont ceux qui écoutent le morceau et en suivent les phases.

Puis, la musique cesse, et soudain tout le monde a remis instantanément son beau vernis de sortie.

Les exclamations fusent. Chacun cherche à prouver qu'il a écouté :

— Suave ! exquis ! et ce motif, ta ta ta ! quel charme! quelle vie! comme c'est romanesque et sympathique et plein d'amour ! Vous nous rejouerez cela, Maître ! »

Et le vieux monsieur qui aime parler, n'est pas le dernier à se mêler aux flatteurs.

C. S.

LA MÈRE

13

Roman inédit.

— André ? L'avocat ?

— Parfaitement. C'est lui qui a montré à Porchard fils le journal en question, et Porchard fils ignorait toute cette affaire. Il en est furieux.

— Très contente. Non de ce qu'il est furieux, mais de le savoir en dehors de cela.

Le docteur haussa les épaules, sceptique.

— Peuh ! Il a le temps de se rattraper... Allons ! au revoir Mme David.

— A demain, Marie. Je vais vous envoyer les enfants.

Ils sortirent et traversèrent la cuisine où se tenaient trois petits. L'aînée, Adèle, mince fillette de treize ans, déjà maternelle et intentionnée, endormait sur ses genoux, tout en surveillant la marmite, un dernier né encore au maillot. A terre, Joseph, garçonnet de quatre ans, jouait avec un cheval de bois sans tête et privé de deux jambes..

— Emile et Lucien sont toujours chez la voisine, demanda Jeanne.

— Oui, mademoiselle. On leur essaie des tabliers.

Le docteur examinait ces figures pâlottes.

— Même traitement qu'à la mère, fit-il.

— C'est entendu. Je l'avais pensé.

. . . . . .

Dehors, sur la route, Jeanne et le vieux docteur marchèrent pendant quelques instants, côte à côte, sans parler. La pluie avait cessé, mais au ciel, de lourdes masses nuageuses roulaient, poussées par un vent tiède, un vent mouillé. Et la nuit venue brouillait d'ombre les détails du paysage.

Le docteur parla.

— Demain j'irai voir ta mère après ma visite à la veuve David. Par la même occasion je dirai bonjour à Pierre Dubois.

Il se tut, puis avec une vague inquiétude, il s'informa de Paul. S'entendait-il avec son père? S'aimaient-ils ? La dernière fois qu'il avait rencontré le jeune homme, celui-ci lui semblait préoccupé, attristé plus encore que de coutume. La présence du père aggravait-elle cette mélancolie dans laquelle Paul Dubois se plongeait parfois avec une sorte de volupté, maladive d'ailleurs ? Qu'en pensait Jeanne ?

Elle eut un geste d'incertitude et avoua n'être pas satisfaite.

— Ils ne se comprennent pas. Le père dédaigne le fils et celui-ci paraît ne point l'aimer. Ils s'évitent. Ils sont étrangers l'un à l'autre. Paul souffre.

— Et toi ?

— Moi, j'aime Paul. Cela suffit.

Le Dr Pilloud hocha la tête. Il ne trouvait pas cela suffisant. Certes l'amour, c'est joli, mais dans le cas présent, il faudrait plus et mieux. Paul était faible : une petite âme très fine d'oiseau effarouché, qui craint toujours d'être froissée par quelque oiseleur ou, même, quelque ami maladroit. Plein de qualités, ce garçon ! Mais de qualités silencieuses, qu'il mettait une incroyable coquetterie à dissimuler. Ah! la vie lui serait dure. Il n'était pas taillé pour la lutte. Rien de combatif, rien même de défensif. Pas de volonté.

— Et, vois-tu, Jeannette, sans la volonté, pas possible d'aboutir. Il faut savoir se décider, et, la décision prise, il faut vouloir l'exécuter en acceptant toutes ses conséquences, bonnes et mauvaises. Eh bien, fillette, ton fiancé ne sait ni se décider ni vouloir. Il a le perpétuel mouvement du pendule. Il se plaît dans l'oscillation et non dans le rythme. Il regarde. Il perd son temps. Les autres marchent et le devancent. C'est à toi à le soutenir, car tu es forte. Oh ! si, si, si, tu es forte, je t'ai vue à l'œuvre — ne le blesse pas, sois douce, ne substitue jamais ta volonté à la sienne, mais fais en sorte que vos deux volontés soient identiques. Aide-le, ne l'annule pas. La femme qui cherche à annuler son mari commet un crime contre nature. La vie est brutale pour qui ne sait lui tenir tête et l'accepter sans défaillir. Penses-y, Jeanne. Tu es forte, je le répète, tu es forte.

Jeanne écoutait ces choses, que, souvent déjà, elle s'était dites et que les événements et les paroles des jours précédents confirmaient avec une triste insolence. Toutefois, elle voulut défendre l'absent.

— Vous vous trompez un peu, bon docteur, Paul n'est pas sans volonté. Il est lent, c'est vrai. Il pense beaucoup, il réfléchit longtemps avant que de se décider, mais...

— Ta ta ta ta... Ne nous fourvoyons pas. Je connais Paul depuis son arrivée ici, et je le connais en médecin, ce qui ne gâte rien. Eh bien, fillette, il ne réfléchit pas, il rêvasse, il se perd dans les nuées, il cherche l'impossible. Réfléchir simplement pour la volupté qui en résulte, c'est non seulement inutile, mais dangereux. On en arrive à contempler son ventre comme les fakirs. Non, non. Ce n'est pas cela. Il faut réfléchir pour agir... puis, aller hors de soi, ne pas se cloître dans des méditations embrouillées. Eh ! il ne s'agit pas de vouloir de grandes choses. Nous n'avons pas tous le génie du gigantesque, mais vouloir bien ce que l'on veut, si peu que ce soit et le vouloir malgré tout. Ça paraît très simple et c'est, cependant, d'une portée considérable.

— Sans doute ; mais docteur, vous le savez : Paul a toujours souffert de son deuil. Il n'oublie pas ; et sa tristesse pèse sur ses pensées et sur ses actes.

Le vieillard s'était arrêté à la croisée de deux chemins. Jeanne et lui, maintenant, parlaient face à face.

— Oui, fit-il, je sais. Le souvenir de sa mère ne l'a jamais quitté.

Il s'interrompit pendant quelques secondes et reprit à voix presque basse :

— ...De sa mère qu'on voulait lui faire oublier. Ah ! c'était jouer gros jeu. On a perdu la partie.

— Mais, pourquoi oublier cette pauvre morte?

— Ce sont de vieilles histoires. Moi-même, je ne suis pas très au courant. Ta mère sait...

— Maman évite toute conversation sur ce sujet.

— Alors, que te dire ? Le fait indéniable dans tout ceci, c'est que Paul en a souffert, en souffre et en souffrira. Tu l'aimes ! Tu es saine et forte. Veille sur lui. C'est un délicieux garçon, tâche à le guérir.

— Guérir ? Il est donc malade ?

— En un sens, oui. Ces rêveries, ces regrets perpétués, tout ce bazar de mauvaises pensées qui le tourmentent, c'est pathologique, ma fille. Ce n'est pas normal. Surtout qu'il ne réagit pas. Il reste passif. Une violente diversion serait désirable... Un chagrin...

Jeanne, indignée, se récria. Pouvait-on souhaiter le malheur ? Quelle cruauté ! Non, non, pas de chagrin. Il n'était que trop endolori, le pauvre D'ailleurs, à brebis tondue Dieu ménage le vent. Et puis, n'était-elle pas là ?

— Et tant que je serai près de lui, docteur, je ferai bonne garde. Les chagrins passeront au large, si cela dépend de moi. Ah ! sûrement !

Sa voix sonnait clair, non de défi, mais de ferme assurance. En cet instant, son âme entière s'offrait pour défendre l'aimé, et ce n'était point une offre impulsive, feu de paille, promptement éteint. Non, Jeanne, sa vie durant, serait là, veillant sur son mari, prête à affronter toute lutte pour lui éviter une douleur. Et le vieux docteur admirait cette nature saine, ce courage calme, mais regrettait peut-être qu'une telle vigilance fût à contre-fin du traitement désiré pour Paul, qui, ainsi protégé, s'abandonnerait sans doute à une indolence psychique de plus en plus déprimante. Toutefois il n'insista pas, au contraire.

(A suivre). *Prosper Meunier.*

Bourg-Ciné-Sonore. — Pour les fêtes de Pâques, le Cinéma du Bourg s'est assuré le chef-d'œuvre de Harold Lloyd : « Quel Phénomène ». C'est le premier film sonore de cet étonnant artiste. Si vous aimez rire et passer une soirée agréable, ne manquez pas de venir voir ce spectacle fait de fantaisie, de bonne humeur, d'esprit et de gaîté. Par mesure spéciale, les enfants non accompagnés seront admis en matinée. Au programme, les actualités « Mox Movietone ». — Location ouverte de 11 h. à 12 h. et de 14 h. 15 à 17 h. 30. Tél. 26.783.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

DONNEZ VOTRE PRÉFÉRENCE A
DODILLE
LE CHEMISIER DE LAUSANNE

SELLERIE
Garniture automobile, harnais neufs
Bâches, couvertures
Travaux en tous genres. Prix modérés
E. BALMAT
Place du Tunnel, 11
LAUSANNE

RUE CENTRALE, 8 **LAUSANNE**
TÉLÉPHONE 22.254

Surveille

les immeubles, villas, parcs, fabriques, banques, chantiers, dépôts, usines, magasins, bureaux, etc.

Abonnements de vacances et à l'année
combinés avec police d'assurance contre le vol par effraction, avec garantie de frs 100.000.

Service d'ordre et de surveillance
de jour et de nuit, aux expositions, grandes fêtes, courses, régates, journées d'aviation, etc

Service spécial pour distribution postale les dimanche et jours fériés

Abonnement annuel.

F. MARMILLOD, Directeur.